

## *Petits riens*

### Claude Léger

« - Qui es-tu ? demanda le Faon. (Quelle voix douce il avait !).  
"Je voudrais bien le savoir !" pensa la pauvre Alice.  
Puis, elle répondit, assez tristement :  
- Je ne suis rien, pour l'instant.  
- Réfléchis un peu, dit le Faon ; ça ne peut pas aller comme ça.  
Alice réfléchit, mais rien ne vint.  
- Pourrais-tu, je te prie, me dire qui tu es, toi ?  
demanda-t-elle d'une voix timide. Je crois que ça pourrait m'aider un peu.  
- Je vais te le dire si tu viens avec moi, un peu plus loin, répondit le Faon. »

Lewis Carroll, *À travers le miroir*

On pourrait penser qu'il est plus facile, de nos jours, de trouver ce que nous nommons couramment un « petit rien » qu'un écu - c'est ainsi que l'euro a failli s'appeler - sous le sabot d'un cheval ou même qu'un hippocampe sous l'effet de la résonance magnétique. C'est plus facile à dire qu'à faire, en tout cas à faire une chronique, à élever des *nichtingen Dingen* à la dignité de *das Ding*.

La définition fait en soi problème, car il apparaît d'emblée qu'elle ne peut se concevoir qu'en avançant à la façon du cheval au trésor caché sous l'un de ses sabots - on ne sait pas lequel - ou comme « l'esclave-messager de l'usage antique, le sujet qui [...] porte sous sa chevelure le codicille qui le condamne à mort ». J'avais pensé à la figure de l'esclave porteur d'un message insu de lui, quand je me suis souvenu du corollaire de la mise à mort. Alors, petits riens, petits riens... Ding, ding !

La phrase de Lacan se poursuit ainsi : « l'esclave-messager [qui] ne sait ni le sens ni le texte, ni en quelle langue il est écrit, ni même qu'on l'a tatoué sur son cuir rasé pendant qu'il dormait. » Lacan avait pris cet exemple pour définir le savoir inconscient dans « Subversion du sujet et dialectique du désir <sup>1</sup> », opposant celui-ci à la connaissance qui règle la satisfaction des besoins.

Il était allé chercher cette anecdote dans les *Histoires* d'Hérodote (rime involontaire) et plus précisément au livre V, intitulé « Terpsichore ». Il y est question de la révolte de l'Ionie contre Darius : « Histiée, quand il voulut envoyer à Aristagoras l'ordre de se révolter, n'avait eu d'autres moyens de le lui mander avec sûreté, vu que les routes étaient bien gardées ; il fit raser la tête du plus fidèle de ses esclaves, y imprima des caractères, et attendit que la chevelure repoussât ; et, dès qu'elle fut repoussée, il expédia l'homme à Milet, sans lui donner autrement d'instructions, sinon de dire à Aristagoras, quand il serait arrivé à Milet, de lui raser les cheveux et de lui examiner la tête ; les caractères imprimés, comme je l'ai dit plus haut, donnaient l'ordre de la révolte <sup>2</sup>. »

Lacan dramatise donc la scène en faisant mettre à mort l'esclave une fois sa mission accomplie, comme s'il s'agissait de brûler un document compromettant : *Burn after reading*. Cette fin tragique est cependant congruente avec le développement qu'il avait fait sur le message et sa forme inversée, dans le séminaire sur le moi en 1955 : « Quelquefois, le messager se confond avec le message. S'il y a quelque chose d'écrit dans le cuir chevelu, il ne peut même pas le lire dans une glace il faut le tondre pour avoir le message. Dans ce cas-là, avons-nous l'image du message en soi ? Est-ce qu'un messager qui a un message écrit sous les cheveux est à lui tout seul un message <sup>3</sup> ? »

Cette petite séquence d'une discussion, au sein du séminaire, n'est pas tout à fait improvisée. Elle anticipe de huit ans le passage de « Subversion du sujet... » où Lacan ajoute un élément décisif qu'il a déjà introduit en 1953, dans « Fonction et champ de la parole et du

1. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 803.

2. Hérodote, *Histoires*, t. II, Paris, Les Belles Lettres, 1962, p. 23.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la pratique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 323.

langage ». Il s'agit du codicille : « Témoin pris à partie de la sincérité du sujet, dépositaire du procès-verbal de son discours, [...] gardien de son testament, tabellion de ses codicilles, l'analyste participe du scribe. Mais il reste le maître de la vérité dont ce discours est le progrès <sup>4</sup>. »

Un codicille, dans l'usage courant du terme, est un ajout testamentaire. Le tabellion était, sous l'Ancien Régime, un officier public qui faisait office de notaire dans les juridictions subalternes. Il était gardien des actes publics. On employa plus tard ce terme pour désigner les notaires avec une note péjorative. Le scribe, quant à lui, était d'un tout autre calibre. Ce n'était pas un esclave. Dans l'Ancien Empire, les scribes étaient même de lignée royale, le pharaon étant le premier d'entre eux. La charge se transmettait de père en fils. Il n'est, du reste, pas étonnant qu'on ait supposé que Moïse l'Égyptien, adopté par la fille du pharaon, fut un scribe. Cette hypothèse repose sur le fait que la loi mosaïque, la *Torah*, fut écrite sur des tablettes. Par ailleurs, il semble désormais admis que l'esclavage, au sens gréco-romain, n'a pas existé dans la société égyptienne jusqu'à l'époque ptolémaïque, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée des Grecs.

Pour réunir le maître et l'esclave, il faut en venir au « maître de la vérité ». Les plus célèbres « maîtres de vérité » étaient justement des Grecs : Homère et Hésiode <sup>5</sup>. C'était des poètes ; on les disait « maîtres », car leurs paroles étaient en prise directe avec la Muse. Ils n'écrivaient pas ; ils chantaient leurs vers, accompagnés par des aèdes. On pense évidemment au « Moi la vérité, je parle » de « La chose freudienne ». C'est pour mieux nous amener à la ruse de la raison et... à la dialectique du maître et de l'esclave. Mais, pas si vite !

Dès 1953, Lacan évoque d'autres maîtres de vérité qu'il a découverts grâce à celui qui fut son maître à l'École des langues orientales, le professeur D\*, l'homme aux godasses de *L'Éthique*, alias Paul Demiéville. Il n'hésite pas à en faire l'ouverture de son premier séminaire public, consacré aux *Écrits techniques de Freud* : « Le maître interrompt le silence par n'importe quoi, un sarcasme, un coup de pied. C'est ainsi que procède dans la recherche du sens un maître bouddhiste, selon la technique *zen*. Il appartient aux élèves de

4. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, op. cit., p. 313.

5. M. Détienne, *Les Maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*, Paris, Maspéro, 1967.

trouver eux-mêmes la réponse à leur propre question <sup>6</sup>. » En 1973, dans *Encore*, il enrichira la technique : « [...] le zen, ça consiste à ça – à te répondre par un aboiement, mon petit ami <sup>7</sup> ! ». Cherche ! Cherche ! « Cherchez, chiens que vous devenez à m'entendre (moi, la vérité <sup>8</sup>)... »

Et pendant ce temps-là, l'esclave, un vrai marathonien, court toujours porter son message, ou, plus exactement, se porter comme message au maître absolu. L'être-pour-la-mort, bon pied bon œil, si l'on peut dire, comme le fait remarquer Lacan à propos d'*Œdipe à Colone* <sup>9</sup>. Homère, lui aussi, était aveugle, ce qui ne l'empêchait pas de déclamer, et de faire accomplir un si long périple à son Ulysse.

La suite, je l'ai faite en marchant aux côtés de mon fils, âgé de bientôt treize ans, en parcourant de long en large les allées des soixante-neuf quadrilatères où Christian Boltanski a déposé, à même le sol, sous l'immense verrière du Grand Palais, les dépouilles de ceux qui ne reçurent pas de sépulture mais furent recyclés : énorme entreprise de recyclage dont il m'a fallu dire à mon fils quelle en était la provenance, lui qui croît avec l'écologie. Boltanski a trouvé dans cette installation une façon de faire mémorial de « cette fosse à déchets qui est le stigmatisme de l'"hominisation" sur la planète <sup>10</sup> ». Un peu plus loin, dans le même texte, Lacan rappelle que sur les Tables de la Loi « rien n'est écrit pour qui sait lire hormis les lois de la Parole elle-même. C'est dire qu'avec la *per-sona* commence bien la personne... »

Boltanski a justement intitulé son installation : *Personnes* <sup>11</sup>. Autant d'*Outis* à compter un par un, au son d'autant de bruits de cœurs. Loi du cœur ? Hegel, toujours...

25 janvier 2010.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 7.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 104.

8. J. Lacan, « La chose freudienne », dans *Écrits, op. cit.*, p. 411.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 352.

10. J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits, op. cit.*, p. 684.

11. *Personnes*, par Christian Boltanski, Monumenta 2010, Grand Palais, 13 janvier-21 février 2010.